

Dictée du 17 juin 2019 : Le portrait du père Grandet. (Honoré de Balzac)

[Ancien **tonnelier** d'une extrême avarice, le père Grandet a amassé une fortune colossale à partir de spéculations réalisées sous la Restauration.

Un des hommes les plus riches de Saumur, il terrorise par son avarice et sa tyrannie sa maisonnée, composée de sa femme, de sa fille Eugénie et de sa fidèle servante Nanon. Eugénie, jeune fille d'une radieuse beauté, pure et généreuse, est l'objet des intrigues de deux familles rivales, les Cruchot et les Des Grassins.

Mais elle se prend de passion pour son cousin, Charles Grandet, un Parisien élégant que la mort de son père, ruiné, oblige à partir aux Indes pour y tenter fortune. Avant son départ, Eugénie lui cède quelques pièces d'or que son père lui offrait pour son anniversaire. Apprenant cela, le père Grandet la condamne à une véritable réclusion.]

Il n'allait jamais chez personne, ne voulait ni recevoir ni donner à **dîner** ; il ne faisait jamais de bruit, et semblait économiser tout, même le mouvement. Il ne dérangeait rien chez les autres par un respect constant de la propriété. Néanmoins, malgré la douceur de sa voix, malgré sa tenue **circonspecte**, le langage et les habitudes du tonnelier perçaient, surtout quand il était au logis, où il se contraignait moins que partout ailleurs. Au physique, Grandet était un homme de cinq pieds, **trapu**, carré, ayant des mollets de douze pouces de circonférence, des rotules noueuses et de larges épaules, son visage était rond, **tanné**, marqué de petite vérole ; son menton était droit, ses lèvres n'offraient aucune **sinuosité**, et ses dents étaient blanches ; ses yeux avaient l'expression calme et dévoratrice que le peuple accorde au **basilic** ; son front, plein de rides transversales, ne manquait pas de **protubérances** significatives ; ses cheveux jaunâtres et **grisonnants** étaient blancs et **or**, disaient quelques jeunes gens qui ne connaissaient pas la gravité d'une plaisanterie faite sur monsieur Grandet. Son nez, gros par le bout, supportait une **loupe** veinée que le **vulgaire** disait, non sans raison, pleine de malice.

Cette figure annonçait une finesse dangereuse, une **probité** sans chaleur, l'égoïsme d'un homme habitué à concentrer ses sentiments dans la jouissance de l'avarice et sur le seul être qui lui **fût** réellement de quelque chose, sa fille Eugénie, sa seule héritière. Attitude, manières, démarche, tout en lui, d'ailleurs, attestait cette croyance en soi que donne l'habitude d'avoir toujours réussi dans ses entreprises. Aussi, **quoique** de **mœurs** faciles et molles en apparence, monsieur Grandet avait-il un caractère de bronze. Toujours vêtu de la même manière, qui le voyait aujourd'hui le voyait tel qu'il était depuis 1791. Ses forts souliers se nouaient avec des cordons de cuir ; il portait **en tout temps** des bas de laine drapés, une culotte courte de gros drap marron à boucles d'argent, un gilet de velours à raies alternativement jaunes et **puce**, boutonné carrément, un large habit marron, à grands pans, une cravate noire et un chapeau de **quaker**. Ses gants, aussi solides que ceux des gendarmes, lui duraient vingt mois et, pour les conserver propres, il les posait sur le bord de son chapeau à la même place, par un geste méthodique. Saumur ne savait rien de plus sur ce personnage.

Financièrement parlant, monsieur Grandet tenait du tigre et du boa : il savait se coucher, se blottir, envisager longtemps sa proie, sauter dessus, puis il ouvrait la gueule de sa bourse, y engloutissait une charge d'écus et se couchait tranquillement, comme le serpent qui digère, impassible, froid, méthodique. Personne ne le regardait passer sans un sentiment d'admiration mélangé de respect et de terreur.

Eugénie Grandet (1833), Balzac

1 Un pied vaut 0,342 m. Grandet mesure donc 1,62 m.

2 Le pouce valait 0,027 m. Les mollets de Grandet mesurent donc 0,324 m.

3 Serpent fabuleux au regard mortel. 4 Protubérance de chair. 5 Les gens ordinaires.

6. D'un rouge assez foncé. 7 En carré. 8. Avec de larges bords.

VOCABULAIRE :

- **Circonspect(e)** : **Circonspect** est, *étymologiquement*, celui qui regarde autour de soi. **Prudent** (du latin prudens, contraction de providens) est celui qui prévoit. Ainsi le **circonspect** examine s'il y a quelque inconvénient à une chose, quelque péril, et se tient sur la réserve.

- **Tanné** :

Sens 1 : Basané, hâlé, bruni.

Qui est de couleur à peu près semblable à celle du tan d'une sorte de brun roux

Exemple : Un visage tanné.

). **Synonymes** : basané, hâlé, brûlé, bronzé, bruni

Sens 2 : participe passé du verbe tanner

Sens 3 : (*Régionalisme*) (*Nord France, Champagne*) Épuisé de fatigue.

(*Québec*) Ennuyé, exaspéré, en avoir marre. Être **tanné**, c'est en avoir assez.

- **Une tannée**, langage familier. 1. (*familier*) série de coups (ex. mettre une raclée, recevoir une peignée). 2. (*populaire*) lourde défaite. 3. C'est aussi le résidu du tan (poudre utilisée pour la préparation des cuirs, est fabriquée à partir de l'écorce de chêne qui contient des tanins, aux propriétés astringentes
- **Sinuosité** : Ligne sinueuse ; courbe.
- **Le basilic** est une bête légendaire, souvent présenté comme un reptile, mentionné dès l'antiquité gréco-romaine comme étant un petit **serpent** au venin et au regard mortels.

Le **Basilic** ou **Basilic romain** (*Ocimum basilicum* L.) est une espèce de plantes herbacées *thérophytes* de la famille des Lamiacées (labiacées, labiées), cultivée comme plante aromatique et condimentaire. La plante est parfois appelée **Basilic commun**, **Basilic aux sauces**, **Herbe royale**¹ ou **Grand Basilic**. Le Basilic commun est largement employé dans la cuisine italienne, d'autres variétés de basilic sont répandues dans certaines cuisines asiatiques

« *thérophyte* » : Du grec ancien θέρος, *théros* (« été ») et φυτόν, *phutón* (« plante »)

- **Protubérant, protubérance** :

Lat. *protuberare*, de pro, en avant, et tuber, bosse, grosseur.

- **Une loupe** :

1. Lentille de verre grossissante.
2. Tumeur qui se produit sous la peau. Tumeur qui est naturelle à quelques animaux. Le chameau naît avec des loupes sur le dos.
3. matière nacrée à l'intérieur de la coquille des huîtres perlières. Les loupes de perles sont des tumeurs dans les nacres, qui demandent beaucoup d'adresse pour les scier proprement.

4. Terme de joaillerie. Pierre précieuse que la nature n'a pas achevée
5. Excroissance de différents bois.
6. Masse métallique contenant des impuretés.

- **Vulgaire** ;

adj

VIEUX

Très répandu, ordinaire

nom masculin

VIEUX OU LITTÉRAIRE

Le commun des hommes, la majorité (*souvent péjoratif*).

Un homme au-dessus du vulgaire.

synonymes : foule, masse

Ce qui est vulgaire.

Tomber dans le vulgaire.

du latin *vulgaris*, qui vient de *vulgus*, foule populaire, bas peuple ; troupe, multitude.

L'ancienne langue disait *vulgal* / l'adverbe, *vulgaument*.

Le langage vulgaire est différent du langage grossier

Grossier, vulgaire, trivial :

- **GROSSIER** : 1. Qui n'a pas été affiné par la civilisation, l'éducation, la culture. => 2. Qui est **contraire à la bienséance**, ou à la décence.

Pourquoi rapproche-t-on du précédent tous les mots suivants dont le sens premier était : habituel, banal propre au peuple ?

- **VULGAIRE** :

1. Qui est admis, pratiqué par la grande majorité des personnes composant une collectivité, appartenant à une culture; qui est répandu.

=> 2. Qui est ordinaire, courant, conventionnel; qui perd tout intérêt du fait de sa fréquence, de sa répétition.

3. Qui manque d'éducation, de distinction; qui ne se conforme pas aux règles du savoir-vivre

- **TRIVIAL** : 1. Qui par sa fréquence est devenu banal, ordinaire, n'a plus aucune originalité.
=> 2. Qui manque de distinction, d'élégance.

Eugénie Grandet est un personnage de *La Comédie humaine* d'Honoré de Balzac.

Née en 1796, à Saumur, où elle mène une vie ennuyeuse entre un père d'une avarice sordide, une mère bonne mais passive, et la servante Nanon, dévouée comme un chien à l'avarice de son maître, Félix Grandet.

Elle n'apparaît que dans *Eugénie Grandet* (1833), mais elle représente un type original qui a inspiré *La Demoiselle* à Ivo Andrić, et que Fiodor Dostoïevski a traduit en russe. Il y a puisé l'inspiration pour l'univers de son premier roman, *Les Pauvres Gens*.

Balzac avait pour ambition, à travers ses portraits très détaillés, de fournir un tableau complet de la société et de son mode de fonctionnement - ambition scientifique inspirée par les travaux de savants tels que Buffon. La mort de Balzac en 1850 laissa l'œuvre inachevée, comprenant de nombreuses lacunes par rapport au projet initial de l'écrivain. Les Scènes de la vie militaire, pour lesquelles l'auteur prévoyait vingt-cinq récits, n'en comprennent que deux ! Balzac cherchait à créer des personnages cohérents : le physique du personnage reflète son environnement matériel, l'environnement matériel reflète son caractère, le caractère reflète ses origines. Surtout, l'écrivain créa des personnages uniques. Dans *La Comédie Humaine*, aucune aristocrate, aucun avare, aucun dandy ne ressemble à un autre. Le projet de Balzac - celui d'un tableau de la société et d'une analyse des rapports sociaux - fait de *La Comédie Humaine* une œuvre intemporelle. D'une part, les intrigues qui la composent ne se déroulent pas qu'à l'époque de Balzac, mais aussi au Moyen-Age, aux XVIIe et XVIIIe siècles. D'autre part, *La Comédie Humaine* se fonde sur un mécanisme de classification sociale qui existe toujours à l'heure actuelle et nous permet de replacer l'œuvre balzacienne dans un cadre contemporain.

Résumé du roman

A Saumur, Félix Grandet (le père Grandet) s'est constitué, grâce à de nombreuses spéculations foncières, une fortune qui n'a d'égal que son avarice. Il règne en tyran sur son entourage : sa femme, sa fille unique, Eugénie, et sa servante Nanon. Il enferme tout à clé, et rationne toute la maisonnée.

Lors de ce jour de Novembre 1819, une fête est organisée pour les vingt-trois ans d'Eugénie. Y sont invités les Cruchot et les des Grassins, deux familles rivales qui espèrent marier l'un de leurs fils avec la fille du père Grandet.

Survient alors Charles Grandet, le cousin de Paris dont le charme et l'élégance ne laissent pas Eugénie indifférente. Charles est surpris de l'aspect misérable de la demeure de son oncle. Eugénie tombe amoureuse de son cousin, et peu à peu le jeune homme partage ses tendres sentiments.

Charles est porteur d'une lettre rédigée par son père et destinée à son oncle, le Père Grandet. On y apprend que ruiné, et poursuivi par ses créanciers, il s'est suicidé. Charles n'a plus un sou, mais ne le sait pas. Il est effondré de douleur d'apprendre la mort de son père. Loin de s'attendrir, le père Grandet méprise ce neveu insolvable. L'insensibilité de son père choque Eugénie.

Le jeune homme pleure jour et nuit son père et toute son infortune. Eugénie, émue, fait don à son cousin de tout son argent : des pièces de collection offertes par son père. Ce don a pour but d'aider Charles à réaliser son projet : partir aux Indes pour y faire fortune.

Charles pleure de bonheur face à la bonté d'Eugénie et lui donne en échange un nécessaire de toilette en or qui contenait le portrait de sa mère et de son père défunts.

Après de grands serments Charles et Eugénie échangent un baiser et se promettent de se marier. Puis Charles s'embarque pour les Indes afin de faire fortune et d'effacer la faillite de son père...

La vie reprend, mais le départ de Charles laisse un grand vide dans la vie d'Eugénie.

Le jour de l'an 1820, le Père Grandet demande comme chaque année, à voir tout l'or qu'il a donné à sa fille.

Quand il apprend sa disparition, il explose de colère. Malgré les menaces de son père, Eugénie refuse de livrer son secret. Le vieil avare décide alors d'enfermer Eugénie dans sa chambre.

Madame Grandet, qui adore sa fille, est minée par cette décision. Elle tombe malade et s'affaiblit peu à peu. Apprenant qu'à la mort de sa mère, Eugénie, seule héritière, pourrait exiger le partage de la succession, le Père Grandet décide de se réconcilier avec sa fille.

En 1822, après deux ans d'un long martyre, Mme Grandet meurt épuisée. Grandet obtient de sa fille qu'elle renonce à l'héritage maternel. Eugénie accepte et vit à ses côtés en s'occupant de lui. Elle attend en vain des nouvelles de Charles qui ne lui écrit pas. Le père Grandet initie sa fille à ses affaires, puis, en 1827, meurt à son tour, en admirant fébrilement ses écus.

La riche Eugénie reçoit enfin une lettre de Charles, dans laquelle il lui annonce qu'il a réussi un mariage d'argent. Il a en effet épousé mademoiselle d'Aubrion, qu'il n'aime guère, mais qui a des titres de noblesse. Eugénie se résigne alors à épouser le vieux président Cruchot de Bonfons. Elle ne pose que deux conditions : que ce mariage reste blanc et qu'il paie les dettes de son oncle.

A la mort de son mari, Eugénie revient dans la maison de ses parents. Malgré, sa fortune, elle y vit petitement, reprenant les habitudes de son père et consacrant sa fortune à des œuvres de charité. Solitaire, malgré son cœur généreux, elle mènera une existence monotone...

L'auteur : Honoré de Balzac (1799-1850)

Honoré de Balzac est le fils de Bernard-François Balssa, d'origine paysanne (Albigeois), secrétaire au Conseil du roi, directeur des vivres, adjoint au maire et administrateur de l'hospice de Tours, et d'Anne-Charlotte-Laure Sallambier, issue d'une famille de passementiers du Marais. Bernard-François Balssa transforma le nom originel de la famille en *Balzac*, par une démarche faite à Paris entre 1771 et 1783, soit avant la Révolution. Bernard-François avait trente-deux ans de plus que sa femme, qu'il avait épousée en 1797, alors qu'elle n'avait que 18 ans. Il est athée et voltairien, tandis qu'elle est décrite comme « une mère mondaine et amoral » , qui s'intéresse aux magnétiseurs et aux Illuministes. Son ascension sociale sera constante avant la Révolution puis sous l'Empire (1804-1814). Bernard-François fait accoler une particule au nom « Balzac » (1802).

Né à Tours le 20 mai 1799, Honoré est mis en nourrice immédiatement et ne regagnera la maison familiale qu'au début de 1803. Cet épisode de la première enfance lui donnera le sentiment d'avoir été délaissé par sa mère.

Il est l'aîné des quatre enfants du couple (Honoré, Laure, Laurence et Henri). Sa sœur [Laure](#), de seize mois sa cadette, est de loin sa préférée : il y a entre eux une complicité et une affection réciproque qui ne se démentiront jamais. Elle lui apportera son soutien à de nombreuses reprises : elle écrit avec lui et publiera la biographie de son frère en 1858.

Juin 1807 : Naissance d'Henri un enfant que la mère de Balzac a conçu avec Jean de Margonne, Chatelain de Saché.

Du 22 juin 1807 à 1813, Honoré est pensionnaire au collège des Oratoriens de Vendôme. Au cours des six ans qu'il y passe, sans jamais rentrer chez lui, même pour les vacances, le jeune Balzac dévore des livres de tout genre : la lecture était devenue pour lui « une espèce de faim que rien ne pouvait assouvir » ; il avait pour système de mériter le cachot et de s'y faire envoyer par ses professeurs, afin d'y lire plus à l'aise et sans dérangement. Doué d'une mémoire prodigieuse, il retenait tout, les lieux, les noms, les moindres choses, les figures. Bientôt Il en résulta pour cette jeune tête un phénomène inquiétant ; au milieu du chaos produit par une myriade d'idées, la raison parut tout à coup s'éclipser. La situation s'aggrave au point que, en avril 1813, les oratoriens s'inquiètent pour sa santé et le renvoient dans sa famille, fortement amaigri.

Son père ayant obtenu un emploi lucratif à Paris, le jeune Honoré quitta la Touraine et entra dans un des pensionnats les plus en renom de la capitale, où il acheva ses études.

A dix-huit ans, il avait déjà pris ses diplômes de bachelier et de licencié ès lettres et suivait simultanément les cours de l'école de droit, de la Sorbonne et du Collège de France. C'est dire qu'il n'avait pas encore de vocation déterminée. Son père aurait voulu en faire un notaire, mais il déclara net qu'il n'avait aucun goût pour la procédure et se prononça d'une manière catégorique pour les lettres : cette décision contraria vivement son père qui l'abandonna à ses propres ressources.

Jeté sans moyens d'existence sur le pavé de Paris, le jeune homme ne se laissa pas aller au découragement. Il s'installa dans une pauvre mansarde et se mit à écrire avec ardeur au milieu de

privations de toutes sortes, Il s'essaya d'abord, mais sans succès, dans le genre dramatique. De 1820 à 1828, il publia quelques romans de médiocre valeur qui ne lui procurèrent pas même du pain. Une volonté moins robuste se fût découragée mille fois ; mais Balzac avait une confiance inébranlable dans son génie et il persévéra obstinément dans sa voie.

Il se lança dans des spéculations industrielles et se fit d'abord imprimeur. Il eut l'idée d'éditer en un seul volume les œuvres de Molière, puis celle de La Fontaine ; il comptait sur une vente rapide; malheureusement les libraires déprécièrent l'édition, qui tomba au rabais, et Balzac vit s'engloutir la somme qu'il avait empruntée à un ami pour commencer cette entreprise.

En 1821, Balzac s'associe avec Étienne Arago pour produire ce qu'il appelle lui-même de « petites opérations de littérature marchande ». Soucieux de ne pas salir son nom par une production qu'il qualifie lui-même de « cochonneries littéraires », il publie sous le pseudonyme de *Lord R'hoone* (autre anagramme d'Honoré. Parmi ces œuvres, on compte notamment : *L'Héritière de Birague*, *Clotilde de Lusignan*, *Le Vicaire des Ardennes* (interdit et saisi, mais c'est le seul roman de cette époque qui ait échappé à l'échec commercial) et *Jean-Louis*. Ces ouvrages en petit format in-12 rencontrent un certain public dans les cabinets de lecture, si bien que l'auteur croit avoir trouvé un filon productif. Dans une lettre à sa sœur Laure, datée de juillet 1821, il se fait fort de produire un roman par mois : « Dans peu, Lord R'hoone sera l'homme à la mode, l'auteur le plus fécond, le plus aimable, et les dames l'aimeront comme la prune de leurs yeux, et le reste ; et alors, le petit brisquet d'Honoré arrivera en équipage, la tête haute, le regard fier et le gousset plein. »

Déçu mais non découragé, l'écrivain reprit sa plume. Cette fois, il trouva son genre, et sa manière nouvelle le conduisit rapidement au succès. *Le dernier Chouan* (1829), roman breton, fut remarqué, quoiqu'on y sentît encore l'imitation de Walter-Scott et de Cooper. Il devint surtout célèbre à partir de 1831 par la publication du roman intitulé *la Peau de chagrin*, œuvre qui classa l'auteur parmi les romanciers contemporains les plus en vogue. Ces succès lui valent de nombreuses lettres de ses admiratrices, notamment de la part d'**Ewelina Hańska**. Il continue ainsi sur sa lancée, à la conquête de la gloire.

Dès ce moment, il s'enferma dans sa chambre et passa les jours et nuits absorbé dans un labeur incessant. Vêtu d'une robe de dominicain, il avait la manie d'écrire même en plein jour, à la lueur d'une lampe. Il chassait le sommeil en buvant de l'essence de café. En moins de six années, il fit paraître plus de 60 volumes dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre. Ce nombre paraît surtout extraordinaire quand on sait l'étrange manière de composer de Balzac. Lorsqu'il avait suffisamment médité un sujet, il traçait en quelques pages un canevas informe qu'il envoyait à l'imprimerie. Cette ébauche lui revenait sur des grandes feuilles dont il emplissait dans tous les sens les larges marges de corrections et d'additions. Les épreuves se multipliaient et le texte primitif ne tardait pas à disparaître sous les changements successifs. Les éditeurs refusaient de supporter les frais de ces interminables corrections qui naturellement ébréchaient les bénéfices de l'écrivain.

Si le succès lui donna la gloire, il fut loin de lui procurer la fortune ou de rembourser ses dettes faramineuses. Délaissant de nouveau la littérature, Balzac se creusa encore l'imagination pour découvrir une industrie capable de l'enrichir. Ayant lu dans Tacite que les Romains avaient exploité jadis en Sardaigne, des mines d'argent, il emprunta cinq cents francs et partit pour découvrir et continuer l'exploitation. Pendant la traversée, il communiqua son idée au capitaine du vaisseau, qui la trouva excellente, et lorsque, revenu à Paris avec du minerai contenant beaucoup d'argent, il demanda au gouvernement sarde l'autorisation d'exploiter, les mines de la Sardaigne, il apprit que le capitaine l'avait devancé et supplanté. Il fallut chercher un autre moyen de faire fortune. Il eut l'idée de cultiver des ananas. Le romancier oubliait seulement que ces fruits

exotiques ne peuvent venir à maturité sous notre climat. Sa dernière fantaisie fut d'aller en Corse cultiver l'opium.

Après ces diverses tentatives infructueuses, **Balzac revint à la littérature** et se remit au travail avec une nouvelle énergie.

En 1830, il écrit dans la *Revue de Paris*, la *Revue des deux Mondes*, *La Mode*, *La Silhouette*, *Le Voleur*, *La Caricature*. Il devient l'ami du patron de presse Émile de Girardin. Deux ans après la mort de son père, l'écrivain ajoute une particule à son nom lors de la publication de ***L'Auberge rouge***, en 1831, qu'il signe « de » Balzac.

Ses textes journalistiques sont d'une grande diversité. Certains portent sur ce qu'on appellerait aujourd'hui la politique culturelle, tels « De l'état actuel de la librairie » et « Des artistes ». Ailleurs est esquissée une « Galerie physiologique », avec « L'Épicier » et « Le Charlatan ». Il écrit aussi sur les mots à la mode, la mode en littérature et esquisse une nouvelle théorie du déjeuner. Il publie en parallèle des contes fantastiques et se met à écrire sous forme de lettres des réflexions sur la politique.

En même temps, il travaille à ***La Peau de chagrin***, qu'il voit comme « une véritable niaiserie en fait de littérature, mais où il a essayé de transporter quelques situations de cette vie cruelle par laquelle les hommes de génie ont passé avant d'arriver à quelque chose »

La Peau de chagrin marque le début d'une période créative au cours de laquelle prennent forme les grandes lignes de ***La Comédie humaine***. Les *Scènes de la vie privée*, qui inaugurent la catégorie des « études de mœurs », commencent avec ***Gobseck*** (1830) et ***La Femme de trente ans*** (1831). La construction de « l'édifice », dont il expose le plan dès 1832 à sa famille avec un enthousiasme fébrile⁶², se poursuit avec les *Scènes de la vie parisienne* dont fait partie ***Le Colonel Chabert*** (1832-1835). Il aborde en même temps les *Scènes de la vie de province* avec ***Le Curé de Tours*** (1832) et ***Eugénie Grandet*** (1833), ainsi que les *Scènes de la vie de campagne* avec ***Le Médecin de campagne*** (1833).

Ainsi commence « le grand dessein » qui, loin d'être une simple juxtaposition d'œuvres compilées *a posteriori*, se développe instinctivement au fur et à mesure de ses écrits. Il envisage le plan d'une œuvre immense, qu'il compare à une cathédrale⁶. L'ensemble doit être organisé pour embrasser du regard toute l'époque, tous les milieux sociaux et l'évolution des destinées. Profondément influencé par les théories de ***Cuvier***, il part du principe qu'il existe « des Espèces Sociales comme il y a des Espèces Zoologiques » et que les premières sont beaucoup plus variées que les secondes, car « les habitudes, les vêtements, les paroles, les demeures d'un prince, d'un banquier, d'un artiste, d'un bourgeois, d'un prêtre et d'un pauvre sont entièrement dissemblables et changent au gré des civilisations ». Il en résulte que la somme romanesque qu'il envisage doit « avoir une triple forme : les hommes, les femmes et les choses, c'est-à-dire les personnes et la représentation matérielle qu'ils donnent de leur pensée ; enfin l'homme et la vie ».

Le Père Goriot, commencé en 1834, marque l'étape la plus importante dans la construction de son œuvre, car Balzac a alors l'idée du retour des personnages, qui est une caractéristique majeure de ***La Comédie humaine***. L'œuvre n'a pu prendre corps qu'avec l'idée de ce retour. Elle est étroitement liée à l'idée d'un cycle romanesque « faisant concurrence à l'état civil ». Ainsi, un personnage qui avait joué un rôle central dans un roman peut reparaitre dans un autre quelques années plus tard comme personnage secondaire, tout en étant présenté sous un nouveau jour, exactement comme, dans la vie, des gens que nous avons connus peuvent disparaître longtemps de nos relations pour ensuite refaire surface. Le roman arrive ainsi à restituer « la part de mystère qui subsiste dans chaque vie et dans tout être. Il peut présenter dans un roman la jeunesse d'une

personne qu'on avait rencontrée sous les traits d'une femme mûre dans un roman précédent, telle « l'actrice Florine peinte au milieu de sa vie dans Une fille d'Ève et [que l'on retrouve] à son début dans Illusions perdues ».

Une fois le plan élaboré, les publications se succèdent à un rythme accéléré : Le Lys dans la vallée paraît en 1835-1836, puis Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau en 1837, suivi de La Maison Nucingen en 1838, Le Curé de village et Béatrix en 1839, Ursule Mirouët et Une ténébreuse affaire en 1841, La Rabouilleuse en 1842. La rédaction d'Illusions perdues s'étend de 1837 à 1843, tandis que celle de Splendeurs et misères des courtisanes va de 1838 à 1847. Paraissent encore deux chefs-d'œuvre : La Cousine Bette (1846) et Le Cousin Pons (1847).

Le plan de l'ouvrage est constamment refait et s'allonge au fil des ans, jusqu'à compter 145 titres en 1845, dont 85 sont déjà écrits. Mais ses forces déclinent et il doit réduire son projet. Au total, La Comédie humaine comptera 90 titres publiés du vivant de l'auteur.

Grâce à un riche mariage, il était enfin arrivé à la fortune, objet de tous ses rêves, lorsque la mort l'enleva prématurément aux lettres, en 1850, à l'âge de quarante-neuf ans.

Liens avec sa propre vie

L'œuvre est indissociable de sa vie, dont les vicissitudes font comprendre ce qui a nourri son « monde ». Il fascine ses contemporains par ses bagues, sa canne à pommeau d'or, sa loge à l'Opéra. Il vit avec une gourmandise insatiable, un appétit « d'argent, de femmes, de gloire, de réputation, de titres, de vins et de fruits ».

Il a multiplié déménagements, faillites, dettes, spéculations ruineuses, amours simultanées, emprunts de faux noms, séjours dans des châteaux, que ce soit à Saché ou à Frapesle, et a fréquenté tous les milieux sociaux. L'accès à l'aisance financière est la motivation majeure de la plupart des mariages dans ses romans — comme ce le fut pour lui. Il montre un auteur poursuivi pour n'avoir pas livré à temps un manuscrit promis à son éditeur, tout comme cela lui est arrivé à lui-même. Alors qu'il a dû se cacher longtemps dans un appartement secret pour échapper à ses créanciers, en inventant mille stratagèmes, il met en scène un détective privé qui gagne sa vie en s'emparant de débiteurs insaisissables. À l'époque où, muni de l'argent que lui a confié M^{me} Hańska, il court les antiquaires à la recherche de tableaux et d'objets d'art pour meubler fastueusement leur demeure commune, il dessine le personnage du cousin Pons, un collectionneur passionné qui « pendant ses courses à travers Paris, avait trouvé pour dix francs ce qui se paye aujourd'hui mille à douze cents francs » et avait ainsi amassé une collection exceptionnelle.

Par leur psychologie, plusieurs personnages sont intimement liés à la personnalité de Balzac et apparaissent comme des doubles de leur créateur. On le reconnaît en Lucien de Rubempré, dont la trajectoire, qui s'étend sur ses deux plus grands romans (Illusions perdues et Splendeurs et misères des courtisanes), comporte de nombreux points communs avec la sienne : même début dans la poésie, même liaison de jeune homme avec une femme mariée, même ambition littéraire, même désir de quitter la province pour percer à Paris, etc. Tout comme Lucien se donne un titre de noblesse et des armoiries, Balzac a ajouté une particule nobiliaire à son nom et a fait peindre des armoiries sur la calèche qu'il avait louée pour aller rencontrer M^{me} Hańska à Vienne.

Liasons féminines :

Mal aimé par sa mère, qui lui préférait son jeune frère Henry, Balzac « a toujours cherché l'amour fou, la femme à la fois ange et courtisane, maternelle et soumise, dominatrice et dominée, grande dame et complice ». De petite taille et doté d'une tendance à l'embonpoint, il n'était pas spécialement séduisant, mais il avait un regard d'une force extraordinaire :

« Quant aux yeux, il n'en exista jamais de pareils. Ils avaient une vie, une lumière, un magnétisme inconcevables. Malgré les veilles de chaque nuit, la sclérotique en était pure, limpide, bleuâtre, comme celle d'un enfant ou d'une vierge, et enchâssait deux diamants noirs qu'éclairaient par instants de riches reflets d'or : c'étaient des yeux à faire baisser la prunelle aux aigles, à lire à travers les murs et les poitrines, à foudroyer une bête fauve furieuse, des yeux de souverain, de voyant, de dompteur. »

Si Balzac attire les femmes, c'est d'abord parce qu'il les décrit dans ses romans avec une grande finesse psychologique. Comme le note un de ses contemporains : « Le grand, l'immense succès de Balzac lui est venu par les femmes : elles ont adoré en lui l'homme qui a su avec éloquence, par de l'ingéniosité encore plus que par la vérité, prolonger indéfiniment chez elles l'âge d'aimer et surtout celui d'être aimées»

Ce sont souvent les femmes qui ont fait le premier pas vers le romancier, en lui écrivant une lettre ou en lui lançant une invitation

Laure de Berny

En 1821, alors qu'il est de retour chez ses parents à Villeparisis, Balzac entre en relation avec M^{me} [de Berny](#). Quoique son prénom usuel soit Antoinette, Balzac l'appellera toujours par son deuxième prénom, Laure, qui est aussi celui de sa sœur, ou la désigne comme la *dilecta* (la bien-aimée). Celle-ci, qui est alors âgée de 45 ans, a neuf enfants, parmi lesquels quatre filles, dont Julie, issue d'une liaison avec André Campi, ayant duré seize ans, de 1799 à 1815. Encore belle, dotée d'une grande sensibilité et d'une expérience du monde, elle éblouit le jeune homme, qui en devient l'amant en 1822, préférant la mère à sa fille Julie qu'elle lui proposait d'épouser. Laure lui tient lieu d'amante et de mère et forme l'écrivain. Elle l'encourage, le conseille, lui prodigue sa tendresse et lui fait apprécier le goût et les mœurs de l'[Ancien Régime](#). Elle lui apporte aussi une aide financière substantielle lorsqu'il a des problèmes d'argent et qu'il est poursuivi par les huissiers. Il lui gardera une reconnaissance durable. À sa mort, en 1836, Balzac écrit : « Mme de Berny a été comme un Dieu pour moi. Elle a été une mère, une amie, une famille, un ami, un conseil ; elle a fait l'écrivain. » Leur correspondance ayant presque entièrement été détruite, seules quelques rares lettres témoignent aujourd'hui de la jalousie qu'elle éprouva lors des liaisons subséquentes de son amant, mais sans jamais lui en tenir rigueur.

Balzac s'en inspire pour créer le personnage de [madame de Mortsauf](#), héroïne du *Lys dans la vallée*, et lui dédie d'ailleurs l'ouvrage. Stefan Zweig la reconnaît aussi dans la description de l'héroïne de *Madame Firmiani* : « Sa raillerie caresse et sa critique ne blesse point [...] elle ne vous fatigue jamais, et vous laisse satisfait d'elle et de vous. Chez elle, tout flatte la vue, et vous y respirez comme l'air d'une patrie [...] Cette femme est naturelle. Franche, elle sait n'offenser aucun amour-propre ; elle accepte les hommes comme Dieu les a faits [...] À la fois tendre et gaie, elle oblige avant de consoler. »

Zulma Carraud

[Zulma Carraud](#) était une amie d'enfance de sa sœur Laure. Cette « femme de haute valeur morale» vivait à [Issoudun](#), était mariée et avait des enfants. Balzac la connaît depuis 1818, mais leur amitié ne se noue que lors de l'installation de sa sœur à [Versailles](#), en 1824. Leur correspondance aurait commencé dès cette date, mais les premières années en ont été perdues.

Dans ses lettres, Zulma se révèle une des amies les plus intimes et les plus constantes de l'écrivain. C'est chez elle qu'il se réfugie quand il est malade, découragé, surmené ou poursuivi par ses créanciers. Elle lui rappelle l'idéal républicain et l'invite à plus d'empathie pour les souffrances du peuple. Quoique n'étant pas elle-même très riche, elle vole sans relâche à son secours. Elle est parmi les femmes qui ont joué un grand rôle dans sa vie.

La duchesse d'Abrantès

En 1825, il commence une autre liaison avec la duchesse d'Abrantès. Cette femme, qui a quinze ans de plus que lui, le fascine par ses relations et son expérience du monde. Veuve du général Junot, qui avait été élevé au rang de duc par Napoléon, elle a connu les fastes de l'Empire avant de fréquenter les milieux royalistes. Elle a été l'amante du comte de Metternich. Ruinée et forcée de vendre ses bijoux et son mobilier, elle s'installe modestement à Versailles. C'est par une amie de sa sœur, qui vivait aussi à Versailles, que Balzac fait sa connaissance. Il est séduit, mais elle ne lui offre d'abord que son amitié, qui se transforme peu après en amour partagé.

Quoiqu'elle se prénomme Laure, Balzac ne l'appellera jamais que Marie. Elle lui donne des renseignements sur la vie dans les châteaux et les personnalités qu'elle a côtoyées. De son côté, il lui conseille d'écrire ses mémoires et lui tient lieu de conseiller et de correcteur littéraire. Elle a servi de modèle pour quelques personnages féminins.

Aurore Dudevant / George Sand

En 1831, Balzac fait la connaissance d'Aurore Dudevant fuyant son mari et tentant sa chance à Paris. Il lui fait lire *La Peau de chagrin* et cet ouvrage suscite son enthousiasme.

En février 1838, il va retrouver « le camarade George Sand » dans son château de Nohant. Au cours des six jours qu'il y est resté, ils passent les nuits à bavarder, de « 5 heures du soir après le dîner jusqu'à 5 heures du matin ». Elle lui fait fumer « un houka et du lataki ». Rendant compte de cette expérience, il espère que le tabac lui permettra de « quitter le café et de varier les excitants dont j'ai besoin pour le travail ».

Par la suite, il continue à la rencontrer dans le salon qu'elle tient à Paris, où elle vit en couple avec Chopin. Ils échangent sur des questions de structure romanesque ou de psychologie des personnages et elle lui donne parfois des suggestions. Il est aussi arrivé qu'elle signe un récit de Balzac que ce dernier ne pouvait pas faire accepter par son éditeur parce qu'il y en avait déjà trop de sa plume dans un même recueil¹. Balzac lui dédie les *Mémoires de deux jeunes mariées*.

De l'aveu même de l'auteur, elle a servi de modèle, dans *Béatrix*, au portrait de Félicité des Touches, un des rares portraits de femme qu'il ait faits conformes à la réalité. Dans une lettre à M^{me} Hańska, il nie toutefois qu'il y ait eu autre chose que de l'amitié dans sa relation avec l'écrivaine.

Olympe Pélissier

Dès 1831, Balzac fréquente le salon d'Olympe Pélissier, « belle courtisane intelligente » qui fut la maîtresse d'Eugène Sue avant d'épouser Rossini en 1847. Il a avec elle une brève liaison.

Les personnages de demi-mondaines qui traversent *La Comédie humaine* lui doivent beaucoup.

La duchesse de Castries

Au début de l'année 1832, parmi les nombreuses lettres qui lui viennent de ses admiratrices, Balzac en reçoit une de la duchesse de Castries, belle rousse au front élevé, qui tient un salon littéraire et dont l'oncle est le chef du parti légitimiste. Immédiatement intéressé, Balzac va lui rendre visite et lui offre des feuillets manuscrits de *La Femme de trente ans*, dont elle est en fait le modèle, au physique et au moral. En amoureux transi, il se rend à son château d'*Aix-les-Bains*, où il passe plusieurs jours à écrire, tout en faisant la connaissance du baron *James de Rothschild*, avec qui il noue une relation durable. Il l'accompagne ensuite à *Genève* en octobre de la même année, mais rentre dépité de ne pas voir ses sentiments partagés et va se faire reconforter auprès de la *dilecta*.

Il témoigne de cette déception amoureuse dans *La Duchesse de Langeais* : « Elle avait reçu de la nature les qualités nécessaires pour jouer les rôles de coquette [...] Elle faisait voir qu'il y avait en elle une noble courtisane [...] Elle paraissait devoir être la plus délicieuse des maîtresses en déposant son corset » On l'a également reconnue dans le personnage de *Diane de Maufrigneuse*. M^{me} de Castries, qui avait du sang britannique, inspirera aussi en partie le personnage de lady Arabelle Dudley du *Lys dans la vallée*. Balzac lui dédie *L'Illustre Gaudissart*, une pochade qu'elle juge indigne de son rang, alors qu'elle est « un des plus anciens blasons du *faubourg Saint-Germain*¹⁸⁵ ». Il continue toutefois à la voir de façon sporadique et c'est sans doute grâce à elle qu'il peut avoir une entrevue avec *Metternich*.

Marie du Fresnay

En 1833, il noue une intrigue secrète avec « une gentille personne, la plus naïve créature qui soit tombée comme une fleur du ciel ; qui vient chez moi, en cachette, n'exige ni correspondance ni soins et qui dit : « Aime-moi un an ! Je t'aimerai toute ma vie ».

Marie du Fresnay, surnommée Maria, avait alors 24 ans et attendait une fille de Balzac, Marie-Caroline du Fresnay. Balzac lui dédiera en 1839 le roman *Eugénie Grandet*, qu'il était alors en train d'écrire et dont l'héroïne est inspirée de la jeune femme. Il citera également sa fille dans son testament.

La comtesse Guidoboni-Visconti

En avril 1835, Balzac a le coup de foudre pour la *comtesse Guidoboni-Visconti*, née Frances-Sarah Lovell, issue de la plus ancienne *gentry* anglaise. Il la décrira plus tard comme « une des plus aimables femmes, et d'une infinie, d'une exquise bonté, d'une beauté fine, élégante [...] douce et pleine de fermeté ».

Ils se verront très fréquemment durant cinq ans. Balzac l'accompagne dans sa loge à l'Opéra et, selon certaines sources, elle aurait eu un enfant de lui. D'une grande indépendance d'esprit, elle ne cherche pas à accaparer l'écrivain comme le fait M^{me} Hańska, à qui celui-ci continue à écrire des lettres l'assurant d'un amour exclusif et niant qu'il y ait autre chose qu'une relation platonique avec la *contessa*. En 1836, celle-ci et son mari confieront à Balzac une mission en Italie, au cours de laquelle l'écrivain se fait accompagner de *Caroline Marbouty*, jeune femme un peu fantasque, à qui il demande de se travestir en « page » et qu'il appelle Marcel, dans l'espoir d'éviter les commérages. À son retour, il apprend la mort de M^{me} de Berny.

Les Guidoboni-Visconti l'aideront financièrement à plusieurs reprises, le faisant échapper à la prison pour dette, lui donnant asile pendant plusieurs semaines en 1838 et dissimulant ses objets précieux lorsqu'il est poursuivi par les huissiers. Cette relation devient tendue lorsque, en 1840,

le comte lui-même est attaqué en justice pour avoir aidé Balzac à échapper à ses créanciers, mais il signera encore une prolongation de prêt à l'écrivain en 1848¹.

La comtesse a inspiré le personnage de Lady Dudley du Lys dans la vallée, du moins sur le plan physique, car, si elle avait le feu et la passion du personnage, elle était plus généreuse et n'en avait pas la perversité.

M^{me} Hańska

Balzac voue sa passion la plus durable à la comtesse Hańska, une admiratrice polonaise mariée à un maréchal résidant en Ukraine. Sans doute en guise de jeu, celle-ci lui adresse une première lettre, qui lui arrive le 28 février 1832. Signant *L'étrangère*, elle demandait de lui en accuser réception dans le journal La Gazette de France. Elle avait alors 31 ans, mais en avouait 25, et avait eu plusieurs enfants, dont seule une fille, Anna, avait survécu.

Balzac fait paraître sa réponse le 2 avril 1832 et lui envoie un court billet en mai 1832, mais n'entame leur correspondance directe qu'en janvier 1833, en utilisant comme intermédiaire la gouvernante de la petite Anna. Dès la troisième lettre, il lui déclare un amour indéfectible, alors même qu'il ne l'a jamais vue, ne sait pas son âge et ne connaît rien d'elle ; selon Stefan Zweig, l'écrivain voulait ainsi se donner une passion romantique comparable à celles des écrivains et artistes qui défrayaient alors la chronique. Ils se voient pour la première fois en septembre 1833 au bord du lac de Neuchâtel, puis en décembre à Genève. Il reçoit enfin les gages de son amour le 26 janvier 1834, lors d'une promenade à la villa Diodati de Cologny, un endroit d'autant plus mythique dans son imaginaire que lord Byron y avait vécu et que M^{me} de Castries s'y était autrefois refusée à lui.

Épouser cette comtesse, qu'il appelle son « étoile polaire » devient dès lors son grand rêve et son ultime ambition, car cela consacrerait son intégration à la haute société de l'époque. Il va la courtiser pendant dix-sept ans, au moyen d'une abondante correspondance dans laquelle l'écrivain lui assure qu'il mène une vie monacale et ne pense qu'à la revoir, conformément aux exigences très strictes qu'elle lui avait imposées. Une deuxième rencontre a lieu en mai 1835 lors d'un séjour à Vienne, où elle lui fait rencontrer la haute société polono-russe et dont il revient plus amoureux que jamais.

Lorsqu'elle devient veuve en novembre 1841, il espère à nouveau pouvoir réaliser son rêve et lui écrit une lettre enflammée, mais la comtesse répond froidement en lui reprochant de ne pas être allé la voir depuis sept ans et de l'avoir trompée avec d'autres femmes. Consterné de voir lui échapper la possibilité d'un mariage qui le renflouerait et lui permettrait une vie princière, Balzac multiplie les lettres dans lesquelles il se met à ses pieds en lui professant une totale dévotion, si bien qu'il finit par obtenir qu'elle lui laisse de nouveau espérer le mariage. Il obtient enfin de la revoir à l'été 1843, à Saint-Pétersbourg.

En mai 1843, il apprend qu'Évelyne, alors âgée de 42 ans, est enceinte. Il s' imagine que ce sera un garçon et décide de l'appeler Victor-Honoré. Malheureusement, Évelyne lui annonce en novembre qu'il faut renoncer à cet espoir en raison d'une fausse couche. Très affecté par cette nouvelle, il pleure « trois heures, comme un enfant ». Il ressentira cette mort comme un échec symbolique de son activité de création.

En 1845 et 1846, Balzac fait de nombreux voyages à travers l'Europe avec M^{me} Hańska, sa fille Anna et son gendre, Georges Mnischez. M^{me} Hańska vient vivre chez lui à Paris durant les mois de février et mars 1847, et sa présence stimulera la puissance créatrice de Balzac, qui publie trois romans durant ce laps de temps. En septembre 1847, il peut enfin aller la rejoindre dans son

château de [Wierzchownia](#), en Ukraine, à 60 km de toute ville habitée. La châtelaine règne sur une propriété de 21 000 hectares, avec plus de 1 000 serfs, et son château compte plus de 300 domestiques. Il échafaude un projet d'exploitation des forêts de chênes du domaine, afin de fournir des traverses aux chemins de fer européens, mais ce projet n'aura pas de suite. En janvier 1848, il décide de rentrer à Paris.

Le mariage ne se fera finalement qu'en 1850.

Le but de Balzac, dans tous ses romans, a été de peindre la société, et il a donné à l'ensemble de ses récits le nom de *Comédie humaine*. La société n'est en effet, à ses yeux, qu'un immense théâtre où chacun joue son rôle. Doué d'une grande finesse d'observation et d'un talent descriptif remarquable, il s'attache trop souvent aux plus petits détails, soit qu'il ait à décrire le monde extérieur, soit qu'il ait à peindre la vie de l'âme et le mouvement des passions. Il ne recule devant aucun tableau ; il se plaît dans la peinture du sensualisme le plus grossier. La passion de l'argent anime tous ses héros comme elle le dominait lui-même : acquérir, posséder pour jouir, tel est l'idéal qu'il place devant ses lecteurs : maxime fausse et immorale, mais qui devait singulièrement plaire à une société travaillée par la soif du bien-être et qui explique le succès du romancier auprès des masses.

La Comédie humaine

La Comédie humaine composée entre 1829 et 1850, est subdivisée en Scènes de la vie privée, Scènes de la vie de province, Scènes de la vie parisienne, Études philosophiques, etc.

Bien que ces romans ne soient pas les épisodes d'une seule histoire, Balzac y fait cependant revenir souvent les mêmes personnages. Parmi ses plus belles créations, il faut citer Grandet, l'avare ; le cousin Pons, le collectionneur fanatique ; Goriot, type renouvelé du père faible qui s'est dépouillé de tout pour ses enfants, et qui meurt sur un grabat ; César Birotteau, parfumeur, type du grand négociant de 1840 ; l'illustre Gaudissart, le commis voyageur ; Balthazar Claës, l'inventeur ; Mme de Mortsauf, la femme héroïque ; Mme de Nucingen, la grande dame vaniteuse et dépensière..., etc.

Tous ces personnages, Balzac semble les avoir vus, dans leur milieu propre, hôtel princier ou bouge infect, boulevard mondain ou ruelle sinistre, avec leur costume, leurs gestes ; ce n'est même pas du portrait, c'est de la photographie animée et colorée.

Il les a entendus parler, chacun avec son style, ce style, qui est « de l'homme même », ses locutions et images caractéristiques, son accent provincial ou étranger. Il nous reste, de la lecture de ses romans, le souvenir précis et comme l'obsession d'un certain nombre d'individus avec lesquels nous avons vécu ; et nous ne les oublierons pas.

Quand Balzac décrit, analyse, ou fait parler, il est excellent écrivain : on voit, on entend, ce n'est pas du Balzac, c'est la vie. Où il est moins bon, c'est lorsqu'il développe ses idées sociales, morales, littéraires, en son propre nom. Alors il s'embarrasse, il reste pris dans ses phrases, il fait de l'esprit ou de l'éloquence.

